

THIERRY BUNAS

LA FIN DE LA
SPIRALE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042527358

Dépôt légal : février 2026

1. Un matin d'Épinal

*Dernier week-end d'août 2006 –
Parvis du commissariat, 5 h*

Michel, de taille et corpulence moyenne pour un jeune adulte, cheveux blonds très courts, visage étonnamment imberbe pour l'heure, officier stagiaire, sort du bâtiment, casque de moto à la main. Il fixe l'esplanade vide droit devant lui, et marche d'un pas qui peut sembler sûr si on n'y fait pas attention. On aurait même pu dire déterminé, s'il n'y avait eu ce léger ralentissement au dixième mètre. Il se retourne un instant, petit enfant regardant la porte du commissariat comme un hall d'entrée de cirque après une représentation. L'éclat de ses yeux brille nettement moins qu'au démarrage du spectacle quelques heures plus tôt. Je marche sur ses pas, deux minutes plus tard. Sans atermoiement particulier, ce qui est dans mon dos le reste !

Normalement désertes, pour un dimanche matin à cette heure, la place Clémenceau et la rue de la Chipotte, inertes, me donnent envie de fuir aux antipodes de cette ville moyenne de l'Est. Quitter Épinal, rentrer le plus vite possible, chez moi, à Charmes et m'évader loin, très loin sous ma couette.

Car à ce moment, oui, j'ai un furieux besoin de vacances. Prendre un sac à dos, le remplir du minimum vital et partir pour l'Australie, ou bien l'Alaska, non, restons français, Saint-Pierre-et-Miquelon !

La nuit a été rude pour toute l'équipe du commandant Burieux qui s'est dispersée au petit matin sans les effusions plaisantes habituelles. Il est vrai que d'ordinaire, sauf cataclysme urbain ou tempête rurale, les officiers de police et les agents, enfin surtout les célibataires, se retrouvent tard

le soir ou tôt le matin dans les quelques tavernes égayant le centre-ville. Les agapes se pratiquent dans toutes les corporations d'individus engagés dans des buts communs. Ici, ce sont l'ordre et la justice.

Burieux, ce matin, doit rester avec le personnel d'astreinte. Il utilise ses dernières forces pour rédiger une prise de notes et préparer son rapport sur les événements récents, et surtout ceux concernant la nuit. Score du déroulement de la soirée : le lieutenant Sylvain Rogers était allongé aux urgences de l'hôpital. Il allait demeurer quelques heures en « réparation », ensuite pour une poignée de jours en observation, puis certainement quelques semaines au repos chez lui. Un autre de ses officiers était en cellule. Son équipe était passée de la sidération à l'inquiétude, et après, tous, subiront le plaisir d'une cynique enquête interne par les sbires de l'IGPN. Il convenait lui-même que Sylvain Rogers était un sale con et que le démontage de mâchoire qu'il avait vécu, agrémenté d'une élégante stimulation de la dure-mère depuis le crépi du mur du couloir, était le minimum dû, au regard du passif que le personnage avait inscrit dans le commissariat.

En ce qui me concerne, après quelques minutes de marche, ma voiture retrouvée, je prends le temps de m'installer sur le siège de ce qui me sert de véhicule, et de rituellement faire un tour du propriétaire rassurant : autoradio en place, rétroviseurs calés, miettes de la veille évacuées. Las, je quitte Épinal discrètement. Le C8, modèle Mk2 sans les places arrière, avance en silence, toutes fenêtres ouvertes pour m'enivrer d'un flux d'air frais.

Il m'arrive de temps à autre de partir sans but, en balade. J'utilise l'habitacle intérieur pour dormir, les hôtels restant un luxe sans saveur, et j'en ai trop fréquenté. Certains préfèrent des vans ou des utilitaires transformés. Moi je dois demeurer en phase avec mes fonctions sociales, or, rouler au volant d'une bête en allant enquêter en périurbain ne fait pas chic. Le C8 est vaste, il me va bien parce que j'ai besoin d'espace. Une Clio me rendrait claustrophobe.

L'hyper-oxygénation durant le trajet me fait un bien fou. Au point que j'en oublerais les événements récents, sans

l'apparition des lumières de ma ville, encore plus petite que l'autre, et plus triste aussi.

Arrivé au centre de Charmes, une fois mon monstre garé en spoliant la place reluquée par le conducteur d'une camionnette de livraison, je remonte la rue, col de veste relevé, sous les injures du gaillard mal réveillé. J'entends bien qu'il préférerait être dans son plumard que planté au milieu de la route si tôt. Je comprends aussi ses mots doux. Il n'a pas beaucoup de vocabulaire matinal ce brave homme, je pense qu'il est plutôt du soir. Pas de chance, ce matin, je ne suis pas d'humeur partageuse. Pas avec un inconnu du moins. Après lui avoir piqué sa place, je l'ignore, sachant bien que ça va le fouter en rogne toute la journée. On ne va quand même pas se battre pour trois mètres carrés de bitume si tôt ? Je trace.

Ça me fait du bien de laisser mes pieds lentement se fabriquer leur propre chemin sur le trottoir de la première rue qui se présente. C'est tellement grand ici – ironie – qu'à ce rythme, dans dix minutes, je serai arrivé en bord de la Moselle ou dans les prés. Si j'étais d'humeur bucolique, pourquoi n'irais-je pas chercher quelques rosées entre les dernières bouses des dernières laitières en pâture ? L'idée est balayée avant de prendre de l'élan.

Le jour hésite encore, lui, à s'installer et la nuit n'entre en résistance que chez les dormeurs pathologiques. Il fait frais, et pour l'officier de police que je suis, ce matin, c'est froidure au-dehors comme au-dedans. Envie de rien, et surtout pas de rentrer dans cet antre de vieux célibataire que j'anime tous les jours. Alors je marche à travers la ville. Et pas particulièrement dans la direction de mon appartement. Et je pense et repense, faisant tourner en boucle le visage de mes deux connards de collègues qui viennent de s'étriper, enfin presque, dans les couloirs du commissariat. Évidemment que les affaires que nous suivons depuis des mois sont pesantes, mais ni plus ni moins que d'autres. Je n'arrive pas bien à sentir ou imaginer en quoi, aujourd'hui, la situation méritait cette castagne. C'est un angle mort de mon esprit dans lequel il doit y avoir le brin à tirer pour commencer à comprendre. Tiens ! Un bruit de moteur. La camionnette de tout à l'heure

passee devant moi en contresens. Vu le gros majeur gauche levé en ma direction, le type a dû me reconnaître. Si cela le soulage, qu'il le tende bien haut et aussi longtemps qu'il le veut. Et puis à cette heure, il n'y a pas de circulation, il ne sera pas trop dangereux pour les autres.

Six heures, je vise une boulangerie qui ouvre à trois cents mètres. M'improvisant premier client, je pénètre le creuset chaud envahi d'effluves, de viennoiseries, d'odeur de graines cuites sur des pains spéciaux, de parfums, de saveurs pâtissières. Cela me fait ce truc étonnant d'avoir la saveur d'une odeur, si matinale. J'avoue qu'en poissonnerie, le « truc » fonctionne mal. J'achète quelques croissants, deux baguettes, sors de la grotte magique, prends instinctivement sur la droite et me dirige directement vers l'église Saint-Nicolas. Là, ça y est, je sais où je vais. Ma tête vient de se relier aux jambes. C'est un réflexe reptilien de suivre un chemin connu et sûre. Il me faut déverser l'écho de la soirée dans des oreilles accueillantes, partager, me décharger. Et surtout, avoir face à moi une bonne bouille, celle d'un être neutre, soutenant, voire aidant.

Sonnerie ! Une fois, deux fois j'insiste. J'imagine G ouvrir subitement les yeux, extirpé sans détour d'un rêve érotique avec Léna, s'écriant « Putain ! Le dernier coup qu'on m'a fait ça, c'était lors de la césarienne de ma mère pour me sortir de force du nid ». Il déambule vers l'entrée, attrape quelques vêtements en traversant l'appartement qui, avec ce genre de réveil s'étire sans fin dans toute sa longueur, il ralentit, essayant sûrement de ne pas éveiller sa fille en passant devant le bureau-chambre d'amis où elle dort.

« Merde », pense-t-il sans doute, en voyant les aiguilles postées sur la pendule du couloir lui indiquant l'heure. « Vraiment trop tôt ce bazar, connerie ou problèmes ? » chuchote-t-il, comme pour se rassurer avant d'entrouvrir doucement la porte. Pas le temps de farfouiller à la recherche d'une vision dans le judas. Ce n'est pas un fantôme dans l'encadrement, mais un flic devant lui. « Toi ?

— Salut Gérard, désolé pour la visite très matinale, mais j'ai besoin d'un double expresso avec ta paire d'oreilles.

— Capitaine Ravel ! Trop tôt pour un interrogatoire... quoique... six heures passées. C'est réglo. Bon, tu fais quoi à cette heure ? On est chez moi, à l'aube là, tu fatigues. OK, des croissants ! Viens, on s'fait un café.

— Merci. Tu es seul ? Léna est ici ?

— Non, elle est partie s'occuper des affaires de son père qui a fui dans un autre monde. Couic ! Faut dire qu'il avait depuis longtemps la justice au cul. Mais ma fille Audrey est là, c'est mon mois de vacances. Alors, tu as un souci pour débarquer à cette heure, toi !

— C'est la merde à Épinal, au commissariat. J'ai besoin d'y voir clair, de causer, poser, déposer même, et je pense que toi et Léna pouvez m'aider avec vos méthodes, comment dire... euh différentes. D'ailleurs, je ne vois pas qui, hormis Alice pourrait faire ça, mais le monastère à cette heure-ci c'est totalement glauque et verrouillé. Les autres flics, les collègues, non, ça respire mal de ce côté.

— Bah ça sera sans Léna camarade. Elle ne revient pas avant quelques semaines. Son père étant mort il y a deux jours, pas une grosse perte humaine, cet homme je te dis, elle est la seule juridiquement responsable alors, voyage, voyage... Et sans moi. Je ne peux pas bouger d'ici, pour le moment. J'ai des trucs sur le feu, des enquêtes, à ma sauce, pas à la tienne. Quoiqu'apparemment, vu ta tête, mes dossiers te reposeraient sûrement un peu : conflits d'héritages, désordres conjugaux, rivalités de voisnages ou compet' d'entrepreneurs dans lesquelles tu ne sais pas qui est le plus véreux des deux. Enfin tu vois ! »

Nous nous installons sur la table de la cuisine loin du salon et du bureau, afin de ne pas risquer d'importuner Audrey. Le café coule et G attend patiemment que je m'épanche. Il me scrute, je le vois. Son visage est fermé, mais enveloppant. Je m'imagine à sa place me regardant, découvrant au fur et à mesure de mon observation : des cernes sombres et une moue de lassitude, de profondes rides venues bien trop tôt, des fringues de trois jours et les avant-bras lacérés au niveau des deux poignets. « Ben tu en as une sale gueule Ravel » C'est ce que je me dirais aussi face à un miroir. Devant mon

silence pesant, il va chercher le café en entendant le crachotement final de la cafetière.

Il nous sert deux grands bols d'un liquide noir et dense, il les a toujours aimés très fort, pour « se booster à la caféine, plusieurs fois par jour. » Cela compense légèrement l'effet relaxant d'une ou deux pintes de Guinness chez Jean au JBB – Jean's Blues Bar – le soir en fin de semaine.

L'odeur du café me sort de ma torpeur. À cet instant, il en boit une gorgée : « Sucre, mon capitaine ?

— Non merci, ça ira. Bon, faut que je dise. Tu sais, j'ai peu de relations de confiance. Même chez mes collègues. Franck peut-être, mais encore un peu juste comme rapport... et ce n'est pas le moment. J'ai le sentiment qu'avec toi, je peux y aller, que tu ne jugeras pas.

— Marrant ce que tu me racontes, il y a quelques années, Yann, Delorian, tu te souviens de lui ? Il m'a dit la même chose. Alors OK, merci, c'est flatteur, et donc, qu'est-ce qui se passe au commissariat ? »

G sort un croissant pour l'engloutir en deux bouchées et demie.

« J'ai été contraint de mettre Franck, justement lui, en cellule, parce qu'avec Sylvain Rogers, ils se sont foutus sur la gueule méchamment dans l'hôtel de police, imagine l'ambiance ! Franck est pourtant d'un naturel placide. Je n'ai pas encore tous les détails de ce qui les a fait déraper dans le couloir entre nos bureaux. Les deux se taisent. Et Rogers est à l'hosto, bien amoché. Ce n'est pas vital, apparemment, mais si on ne les avait pas stoppés avec les collègues, je ne sais pas ce que ça aurait donné. Voir deux types se dérouiller comme ça, sachant qu'ils sont armés, je n'ose pas imaginer la suite. »

Je finis mon premier bol de café.

« Arh merde, qu'est-ce qu'ils ont fait pour en arriver là les deux ? Tu en veux un autre, Sébastien ? Tu m'autorises pour Sébastien ? Vu les circonstances, hein, on peut bien se laisser aller à quelques raffinements d'affinités.

— Oui merci et je te le permets, G, difficile en offrant ma carcasse affaiblie devant toi de garder une froide distance "pro". J'laisse les croissants pour ta fille. Pas faim. »

Tandis que G me ressert une seconde rasade de café, je trouve en y réfléchissant encore, que ça me touche trop cette histoire. Après tout, ce sont juste deux gars qui se sont foutus une peignée, pas la fin du monde.

Je me pense flic pacifiste. C'est sûrement le machin qui fait malaise en moi. Depuis tout minot, je déteste les cris, les coups, les bruits qui claquent et font violence quand des gens se battent ou s'engueulent. La psy du service, un jour, a tenté de me faire parler de mes parents parce que j'avais refusé de participer à une intervention dans un camp de nomades. Logique, les collègues se délectaient à l'avance, avec l'envie évidente que ça frotte dur. Burieux n'est pas idiot, il m'avait laissé suivre une autre affaire. Les gars étaient revenus avec ce qu'ils avaient été chercher, des bleus, des blessures légères et un quarteron de gaillards au trou pour les classiques refus de ceci, coups de cela, obstruction du reste. La force de la Loi bêtement appliquée. La psy avait reçu un vent. À aucun moment je n'ai mis mes géniteurs dans l'équation. Ce que je suis devenu est l'unique fruit de ma rencontre avec la vie. Elle n'était pas d'accord, ce qui est son job, m'a laissé sa carte et ciao, à bientôt ou à jamais !

Mes parents ne voulaient pas que je sois flic. C'étaient des gens simples, du Nord, plus proches des Wallons que des Parisiens, qui ne détestaient pas leur curé sans toutefois lécher le bord du bénitier de l'église tous les dimanches. La psy souhaitait trouver, dans mes représentations parentales, la source de cet évitement pathologique de la violence. Loupé ! Ils ne se disputaient jamais, ils étaient plutôt tendres l'un envers l'autre voire se câlinaien, enfin sans effusions déplacées devant moi. La maison était petite. Bien sûr que cela amène à de la promiscuité. Et alors ? Est-ce que le mal vient se nicher dans les lieux simples et chaleureux plus que dans les châteaux et les hôtels particuliers ? Évidemment que non ! Est-ce que mes parents nous ont maltraités, mon frère et moi ? Pas plus. Refoulement je l'entends dire ! Elle chassait ce qu'elle nommait « un mécanisme de défense ». Tenace la bête ! Je suis sûr qu'elle pourrait aller jusqu'à suspecter une « amnésie traumatique », j'ai vu ça dans un rapport récemment.